

Hugo Lindenberg
La nuit imaginaire



Par l'auteur de
**UN JOUR
CE SERA VIDE**
**PRIX DU LIVRE
INTER 2021**

Flammarion

La nuit imaginaire

DU MÊME AUTEUR

Un jour ce sera vide, Christian Bourgois Éditeur, 2020
(prix du Livre Inter 2021).

Hugo Lindenberg

La nuit imaginaire

roman

Flammarion

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de ce livre
d'une bourse du Centre national du livre (CNL)
et d'une résidence à l'Institut Mémoires
de l'édition contemporaine (IMEC).

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2762-5

Pour V., à la vie qui vient

« Les autres sont adorables avec moi,
mais moi je ne suis pas vraiment ici,
je suis avec l'autre qui n'est pas là,
je m'absente pour retrouver l'absent.
S'il était là, je serais sans doute nulle part. »

HERVÉ GUIBERT,
Fou de Vincent

« Le passé c'est comme l'étranger,
ce n'est pas une question de distance,
c'est le passage d'une frontière. »

CHRIS MARKER,
L'Ambassade

I

À seize mille lieues du lieu de ma naissance

Je ne porte plus de montre. À quoi bon, je ne vais jamais en cours. J'arrive presque toujours à l'improviste chez mes amis, si bien que personne ne m'attend. Mon téléphone portable est déchargé en permanence. Le temps est superflu, une fable pour adulte. Au fronton d'un immeuble près de chez moi, une horloge tente d'imposer l'heure unique à tout le quartier. Il est toujours seize heures vingt-huit lorsque je rentre, et pas une seconde ne s'est écoulée quand je sors. Cette humeur me convient très bien. Le découpage en minutes et en heures m'a trop longtemps distrait de l'essentiel.

J'ai vu pour la première fois cet automne les feuilles tomber les unes après les autres dans le jardin du Luxembourg. Partout autour de moi la mort prenait son temps pour les arracher une à une aux branches et les jeter à terre. L'œil trop pressé, distrait par l'engrenage des secondes, ne

voyait rien. Un jour les feuilles jonchaient le sol et on disait : « L'automne est en avance cette année. » On ramassait un marron pour se protéger des rhumatismes, il était doux sur la paume, un morceau d'enfance dans la poche.

Le temps s'est embrasé il y a quinze ans lorsque le train de sept heures est passé sur le corps de ma mère. Pour ne rien savoir de sa mort, je traversais l'existence au passé. Le bruit de mes pas sur le gravier des souvenirs recouvrait la possibilité du présent. Parfois je m'arrêtais devant une statue, je lui demandais si elle avait vu un petit garçon insouciant – ce n'est pas vrai, je ne l'ai jamais été – et cette statue était souvent le buste de Stefan Zweig. Il n'avait aucune mémoire de cet enfant, et lui-même, je l'enviais pour ça, avait préféré l'exil et la mort à la rumeur du monde.

Cet automne, le mécanisme du temps s'est remis en mouvement. Nous parcourions une fois encore les allées du jardin du Luxembourg avec ma tante, et l'âge était venu d'entendre. Il avait fallu s'y promener quinze fois en silence, au jour marqué de sa mort, pour enfin demander. Les feuilles tombaient avec une infinie délicatesse, des petits flocons de chêne, de marronnier et de platane. Même mon catalpa adoré, avec une discrétion touchante, dispersait ses derniers filaments sur les pelouses désertes. J'écoutais ma tante dire les mots qui font mettre les deux mains sur les

oreilles, en regardant le spectacle des branches en pleurs. Les promeneurs passaient indifférents. Demain ils diraient, « Tiens l'automne est en avance, les feuilles sont toutes par terre », alors qu'ils étaient là, ils marchaient sous la bruine des feuilles, faisant mine de ne pas comprendre, incapables de voir derrière la chute d'une seule d'entre elles, le processus continu et général, lent mais déterminé du cycle de la nature.

« Elle a marché jusqu'à l'horloge de la gare de Lyon, la nuit du changement d'heure. Là, elle a avalé des barbituriques et s'est couchée sur la voie », a dit ma tante dans une tempête immobile d'arbres morcelés. *Ma mère s'est couchée sur la voie.* Une feuille de chêne orange pâle a quitté sa branche, une chute silencieuse, mille fois vécue, dont j'étais sans doute le seul à suivre la trajectoire. Le saut dans l'inconnu après une vie perchée, chute sans espoir et pourtant si incertaine. Elle danse juste pour moi, s'étend sur le gravier. Puis une bourrasque de vent et ce sont mille feuilles d'un coup, murmuration d'oiseaux dont l'enveloppe vient cuivrer le sol de flagues glissantes aux arômes de sous-bois. *Elle s'est tuée deux fois. Avec des barbituriques et en se couchant sur la voie.* Un jour les branches seront nues et ce sera toujours vrai, un jour les bourgeons apparaîtront et ce sera toujours vrai, un jour reviendront les fleurs et l'été, et ce sera toujours vrai. Tout renaîtra mais

pas elle. Son âme est condamnée à errer sur le chemin de l'horloge de la gare de Lyon, dans cet entretemps oiseux de septembre où il n'est plus l'heure de rien, sauf de s'assassiner. *Deux fois.*

Ma tante a fini par se taire. Elle regardait aussi les arbres et, j'en suis sûr, voyait le jeu des feuilles, ce détachement dont naîtrait l'hiver. Nous partageons silencieux cette image de sa sœur, de ma mère, enfin répliquée, transmise à ma demande ou pour ainsi dire rendue. De son sac, sans se presser, elle a extrait un cube de carton blanc dans lequel patientait un millefeuille aux ornements de palais indien. En temps normal je me serais interrogé à voix haute sur le miracle par lequel l'édifice nous parvenait intact, malgré le sac à main négligemment ballotté. Je me suis contenté d'admirer son architecture crémeuse. Ma tante aussi était parvenue à conserver intact son corps fragile pendant plus d'un demi-siècle malgré les ballottements de l'histoire. En silence, et j'étais souvent furieux de ces silences. Je l'ai regardée planter son Opinel dans la pâtisserie, puis diviser le palais en deux, reconnaissant dans la précision de son geste un indice de sa cruauté. Elle m'a tendu ma part, une villa blanche, spacieuse, au toit penché. Je me suis dit, Après tout ça, je partirai. « Tout ça », c'était le coton dans lequel je somnolais depuis mes six ans, depuis ce qui avait commencé pour moi par le genou à terre de mon père annonçant

À SEIZE MILLE LIEUES DU LIEU DE MA NAISSANCE

sa mort, je le découvrais enfin, dans la nuit précédente sous la pendule de la gare de Lyon, le jour du changement d'heure. « Tout ça », c'était cette danse étale entre ma mère et moi, cette valse molle mes yeux plongés dans les siens, colorant la réalité alentour d'un brouillard de manège. « Tout ça » me donnait le tournis, maintenait le flou autour de moi, trop inquiet à l'idée de lâcher son regard. J'avais une foi absolue dans « l'après ». Après tout ça, il y aurait la vie, la sensation du vent dans les cheveux, une coïncidence, une actualité même avec l'univers. Cela arriverait, c'est tout. J'ai engouffré la moitié de millefeuille dans ma bouche et sa structure s'est désintégrée au contact de ma langue dans une stupeur onctueuse et sucrée. Sur mon palais, le souvenir du palais englouti. Je me suis laissé bercer par le sablier de l'automne. J'y décelais une invitation inédite à remettre à l'heure les aiguilles de mon présent. Après l'hiver, plus rien ne serait jamais figé.

Il faut garder une certaine distance avec les morts.

J'ajoute l'appartement des parents de Mona à ma liste des lieux où s'abriter, après le musée Zadkine, l'église sur le boulevard et la bibliothèque Mazarine. Je pourrais même l'inscrire sur la liste des habitations idéales si je ne craignais de briser l'enchantement par un enthousiasme démesuré. Et si, d'un coup, la patère de l'entrée tombait sous le poids du manteau, le tuyau de la douche se mettait à fuir et le soleil à bouder la cuisine au petit déjeuner. Je l'annoncerais bien à Mona si je n'avais pas promis de me taire une heure encore pour qu'elle puisse étudier. Une exquise éternité à me laisser bercer par les percussions studieuses, dont je dresse aussi la liste pour en fixer la partition : l'impact de la mine de crayon sur la feuille double perforée, la rivière d'earl grey de la théière à la tasse, la morsure d'une agrafe dans la chair épaisse du papier. Et ravissement suprême, Mona chuchotant pour elle-même les incantations d'une

géographie profane. Je lui souhaiterais presque une migraine pour compléter ce récital par l'effervescence d'un comprimé d'aspirine libérant sa formule dans un éclatement de bulles poudrées. Quand je vois les doigts de Mona pincer l'arête du nez au point d'attache avec les paupières fermées, je glisse mes pieds nus sur les triangles dorés du parquet en caressant le ciel des yeux à travers les trois grandes fenêtres du balcon. J'ouvre, je saisis, je verse, agençant sur le petit plateau de laque prune la nature morte d'une carafe, d'un verre, d'un cachet, dans la joie déjà du regard complice de Mona. Cette évidence entre nous de la mécanique du bonheur. Je n'attends rien d'autre de cet après-midi glacial, sinon plier des origamis en accordant mes gestes à la grâce des objets alentour. Dans l'appartement des parents de Mona, je ressemble à un garçon qui sait jouer au tennis. Ce matin en rentrant de la fac, la gardienne gonflée de laine m'a tendu le courrier familial en m'appelant jeune homme et j'ai monté l'escalier en prince, observant d'un œil inquiet la petite étampe du timbre figurant le mont Fuji. « Ils rentrent bientôt ? » je demande à Mona. « Pas avant un mois », me jette-t-elle avec la lettre à l'autre bout de la table, laissant dépasser l'extrémité lagon d'un chèque paraphé à l'encre noire. L'index tendu vers le mur, j'essaye de prendre la mesure du temps et d'éloigner le point minuscule de leur retour.

Un mois, c'est l'infini, surtout en novembre. Pourtant, à l'instant exact des bagages dans l'entrée, dans l'odeur des manteaux revenus de loin, c'est toute notre vie clandestine qui ne sera plus qu'une fiction oubliée sous la commode. « Tu fais le pitre », dit Mona en pointant de son menton ma main levée, et son sourire me supplie de mettre fin au tourment des révisions. « Mais vous faites quoi tous les deux ? » m'a interrogé Armand l'autre jour au café, et je n'arrivais à penser à rien d'autre qu'au grand lit dans la chambre des parents, large et haut, prolongé d'un petit banc capitonné de velours, matelas chauffant, possibilité avec télécommande de monter le dossier pour lire, ou alors les jambes, stores automatiques, appliques au mur, lumière chaude, salle de bains parentale avec des jets dans la baignoire et une cabine de douche à pluie tropicale, double lavabo à mitigeur surmonté de six bouteilles de parfum aux lourds bouchons de cristal, et des boules de coton dans un bocal de verre. Souvent, avant de m'endormir, j'ai envie de faire l'amour avec Mona, mais je n'ose pas. Je n'ose pas faire le geste, celui qui aurait pour effet d'interrompre le cours de notre amitié. Ce serait même moins un geste qu'un signe car je sens son corps sur le qui-vive, son corps qui attend, et sous les draps la chaleur humide de nos sexes impatients. « On lit des livres, on regarde des films, on écoute des disques. » J'ai dit ça à Armand sans

parvenir à expliquer comment ces histoires se tissaient ensuite entre nous dans l'appartement où nous campons une vie d'adulte bohème pendant que son père fait des affaires à Kyoto. « Imagine, me dit Mona, nous sommes de très vieux amants, moi surtout. Plus vieille. Devenue laide, parfois méchante. Ayant conservé la vilaine habitude d'allumer ma cigarette avec la précédente, le goût pour les alcools amers et les phrases péremptives. Écris-moi une chanson. » Je lui tends une cigarette dont j'expire la première bouffée, improvise un refrain : « Fleur de tabac, c'est le poison dans ta voix, tes caprices de chihuahua, à Macao ou à Cuba, même les marins ne veulent plus de toi. » Elle m'applaudit, fredonne, quitte la pièce et revient avec un bourgogne retranché à la cave parentale, « Tu sais, l'autre jour, j'ai fait une chose abominable. » Chez Mona, ce mot est un blason. « Ce type de ma promo, Fabien, avec le piercing dans l'arcade sourcilière, celui que tu détestes, j'ai lu son journal en douce. » De tous les courriers, Mona préfère lire celui des autres. « Il y raconte ses nuits dans un club du Marais où il va pour baiser. » Mona dit baiser, je trouve ça vulgaire. « C'est une boîte de nuit sous laquelle il y a un labyrinthe. » J'aime les labyrinthes et les secrets, alors je tends l'oreille. « Parfois il vient directement en cours le matin après avoir baisé toute la nuit avec des inconnus. » « C'est dégueulasse », je dis. Mona fait

rougeoyer sa clope, roule des yeux satisfaits. « Au contraire, il écrit qu'il sent la présence de Dieu là-bas, qu'il a l'impression de poursuivre un rituel sacré. » Silence, elle observe l'effet sur moi. Je me demande si elle le fait exprès. De m'emmener où elle m'emmène. Dernièrement, à part *Babe, le cochon devenu berger*, tous les films qu'elle loue en prévision de nos soirées parlent de ça. *My Own Private Idaho, Happy Together, Maurice...* Ébloui, débordé par mes fantasmes d'amours clandestines, j'oublie de sonder les siens. Armand m'a dit : « Parfois j'ai l'impression d'être le personnage d'une pièce écrite par Mona, mais je ne comprends rien à mon rôle. » Depuis le premier jour de notre année de seconde, son rôle est clair pourtant dans la vie de Mona, mais il n'a pas besoin que je lui dise qu'il est l'amoureux éconduit. Moi en revanche, je ne cesse de changer de place dans la mise en scène patiemment cousue de son existence.

Couché, pied gauche au frais hors de la couette, disposé au sommeil, nervosités noyées par dilution dans l'alcool, j'essaye de me figurer les nuits du camarade de Mona dont je hais ensemble la laideté et la liberté. Dégagé des contraintes du corps en mouvement, je déploie les images diffusées en boucles miniatures dans une arrière-salle de mon esprit tout au long de la soirée. Lui marchant dans la nuit, arcade étincelante, lèvres boursouflées d'un diamant de fièvre. Rue pavée, réverbères anciens,

À SEIZE MILLE LIEUES DU LIEU DE MA NAISSANCE

porte de l'Enfer. Couloirs. Une main blanche à l'ourlet d'un T-shirt blanc dans l'odeur de crypte, de moisissure, de foin et de pisse. Je remonte le film du récit. Imagine un lieu où dialogues, éclairages, postures sont de théâtre. Voix blanches. Lumières crues. Gestes précis. Des garçons jouant des silhouettes de garçons, revenus des mirages du présent. Et la possibilité pour eux, pour moi, d'entrer et de sortir à loisir de cette ambassade du lointain où depuis l'adolescence j'autorise mes fantasmes. La voix de Mona me parvient, voilée par le silence accumulé dans la chambre. « En gare ? » je répète, amusé par l'idée d'un mot échappé de son rêve. « Le Han-gar, articule-t-elle alors dans un chuchotement découpé. Tu ne m'as pas demandé comment s'appelait la boîte avec le labyrinthe, c'est le Hangar. »

Nuit impossible. Mona dort et je ne dors pas. J'égraine la liste des gens à qui je pardonne de s'être suicidés : Kurt Cobain, Jean Eustache, Walter Benjamin, Yukio Mishima, Romain Gary, Stefan Zweig, Primo Levi, Patrick Dewaere, Sylvia Plath, Dalida, Nicolas de Staël, Mike Brant, Gilles Deleuze, Virginia Woolf, Guy Debord...